

COMPRENDRE LES NOMS BABYLONIENS SANS LES TRADUIRE ? UNE INTRODUCTION AUX PRINCIPES DE L'ONOMASTIQUE AKKADIENNE DU II^e MILLÉNAIRE AV. J.-C.

Nele ZIEGLER

Directrice de Recherche au CNRS
UMR 7192 Proclac, Paris

RÉSUMÉ

UNDERSTANDING BABYLONIAN NAMES
WITHOUT TRANSLATING THEM?
AN INTRODUCTION TO THE PRINCIPLES
OF AKKADIAN ONOMASTICS IN THE 2ND
MILLENNIUM BCE

Dans le cadre d'une conférence interdisciplinaire sur *Les noms propres : intraduits ou intraduisibles*, l'article veut introduire les non-spécialistes dans les principes de l'onomastique babylonienne de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C. Les noms étaient compréhensibles aux contemporains

et lorsqu'ils ne l'étaient pas ou plus, notamment des toponymes anciens, des renominations ou des traductions purent être proposées. Les noms furent donnés aux enfants en bas âge, les circonstances précises ou les motivations ne sont que rarement connues. Les noms pouvaient être abrégés, exceptionnellement changés.

MOTS-CLÉS

Onomastique,
Mésopotamie,
II^e millénaire av. J.-C.,
traduction,
Babylone,
akkadien

As part of an interdisciplinary conference on proper names: *Les noms propres : intraduits ou intraduisibles*, this article introduces non-Assyriologists to the principles of Babylonian onomastics in the early second millennium BCE. Names were understandable to contemporaries, and when they were not or were no longer so, particularly in the case of ancient place names, renaming or translation could be proposed. The name was given to the children rather early during his life, but the precise circumstances or reasons for the choice are rarely known. Longer names could be shortened. In exceptional cases, an individual could change his name.

KEYWORDS

Onomastics,
Mesopotamia,
2nd millennium BCE,
translation,
old Babylonian,
Akkadian.

L'écriture cunéiforme fut inventée vers 3200 av. J.-C. dans le sud de l'actuel Irak et elle continua à être utilisée en Mésopotamie durant les trois millénaires suivants pour noter principalement des textes en langues sumérienne et akkadienne [1]. Ce vaste corpus épigraphique contient de nombreux noms propres. Les assyriologues, spécialistes de cette documentation écrite, n'ont pas pour habitude de traduire l'anthroponymie ou la toponymie ; ainsi, les noms d'origine sumérienne, akkadienne, mais aussi élamite, hurrite, amorrite, araméenne, hittite, kassite, égyptienne ou parfois non identifiée, sont reproduits tels quels dans les traductions des œuvres ou documents. Néanmoins il faut savoir que ces noms ont un sens qu'il peut être précieux d'analyser.

Dans cette contribution, je souhaite mettre l'accent sur l'onomastique de la première moitié du II^e millénaire, une période marquée par le règne de Hammurabi de Babylone (1792-1750 av. J.-C.). C'est également la phase classique de la langue akkadienne, celle du dialecte « paléo-babylonien ». Les principes généraux de l'onomastique sont restés relativement constants au fil des siècles [2]. À l'instar des pratiques contemporaines, où le choix d'un prénom peut refléter des tendances, des préférences régionales ou encore l'arrière-plan linguistique ou religieux des parents, l'onomastique en Mésopotamie a connu des variations significatives, qui méritent d'être examinées avec attention.

LES PRINCIPALES ÉTUDES

La bibliographie concernant l'onomastique est extrêmement vaste. Les chercheurs disposent de toutes sortes de matériaux, allant de simples index d'anthroponymes ou de toponymes, jusqu'à de véritables prosopographies issues d'archives d'origines diverses [3]. Plusieurs études se concentrent sur l'analyse linguistique. L'onomastique d'origine sumérienne, langue éteinte depuis la fin du III^e millénaire mais qui est restée importante dans les milieux du culte ou parmi les lettrés, a été étudiée par Henri Limet [4]. D'autres ouvrages sont consacrés à des noms propres amorrites [5], hurrites [6] ou kassites [7].

Un des traits remarquables de la documentation cunéiforme en général est qu'elle est en constante croissance, la documentation paléo-babylonienne ne fait pas exception [8]. Le corpus s'enrichit régulièrement grâce à la poursuite de l'édition de tablettes cunéiformes (fig. 1) conservées dans les musées du monde entier ou issues de nouvelles fouilles archéologiques. Le problème de tous les répertoires sur l'onomastique est qu'ils deviennent rapidement incomplets. L'existence d'outils informatiques actualisables par les spécialistes est donc indispensable [9]. Pour l'époque paléo-babylonienne, un tel outil existe grâce à la base de données archibab.fr, dirigée par Dominique Charpin.

L'étude fondamentale des noms propres akkadiens est parue en 1939 [10]. Son auteur, Johann Jakob

[1] Pour une introduction générale à la civilisation mésopotamienne et à son étude moderne, voir Charpin 2023. Les mots akkadiens sont notés en italiques avec les longues marqués par des circonflexes. Les graphies sumériennes sont en majuscules. Dans les noms cités, D signifie « divinité », R « roi ».

[2] On doit d'ailleurs souligner que l'apprentissage du cunéiforme se faisait à un stade précoce par la copie de listes de noms propres. L'avantage était que les apprentis connaissaient déjà ces noms et qu'ils étaient capables d'en comprendre le sens. Cf. Peterson 2011 et Béranger 2024, p. 83-107.

[3] La bibliographie est trop vaste pour être énumérée ici, je me limite de ce fait à l'époque paléo-babylonienne. L'onomastique des archives de Mari (Tell Hariri, Syrie) a été collectée dans un volume : Birot, Kupper & Rouault 1979. Cet ouvrage est désormais dépassé (le nombre de textes publiés a plus que doublé depuis sa parution), mais il reste utile pour les volumes anciens. De même, Sippar a fait l'objet d'une étude par Harris 1975. Malencontreusement, l'autrice n'avait pas compris qu'il n'y avait pas une ville de Sippar, mais deux, éloignées l'une de l'autre de 7 km ;

voir Charpin 1988. Pour la population de Nippur paléo-babylonienne, Stone 1987 a tenté de rapprocher archives familiales et données archéologiques.

[4] Limet 1968.

[5] Huffmon 1965. Par la suite, des études plus approfondies se sont intéressées à la langue amorrite – attestée majoritairement dans l'onomastique : voir Gelb 1980, Streck 2000 et Golinets 2018.

[6] Richter 2012.

[7] L'étude de Balkan & Kraus 1954 est désormais vieillie mais le répertoire des noms propres reste le seul référentiel.

[8] Pour le corpus des textes d'archives de l'époque paléo-babylonienne, D. Charpin a calculé une croissance annuelle moyenne de 300 textes par an ; voir Charpin 2018, p. 178.

[9] Des exemples de prosopographies digitales peuvent être cités. Ainsi, concernant le corpus de textes néo-babyloniens, voir Waerzeggers 2021. Pour la prosopographie de l'époque médio-babylonienne, on peut renvoyer au projet en cours dirigé par Elena Devecchi, « *Kassite Prosopographic Records: una prosopografia digitale della Babilonia di età cassita* ». La liste n'est pas exhaustive.

[10] Stamm 1939.

Stamm, étudiant suisse en théologie protestante, poursuit ses études d'akkadien à l'université de Leipzig, où il fut l'élève de l'un des assyriologues les plus renommés de son temps, Benno Landsberger, chez qui il s'inscrivit pour une thèse de doctorat. J. J. Stamm fut très redevable à l'enseignement et à l'influence intellectuelle de son maître [11]. Après son retour en Suisse, il poursuivit sa carrière dans des facultés de théologie, même si ses recherches sur l'onomastique de l'Orient ancien restèrent son domaine de prédilection [12]. Plus récemment, des auteurs comme Marten Stol, Dietz Otto Edzard ou Regine Pruzsinszky ont publié des synthèses consacrées à l'onomastique [13]. En France, c'est surtout Jean-Marie Durand qui a posé des jalons, en émaillant ses recherches de considérations sur les noms et leur signification [14].

La plupart des éditions de textes comportent un index des noms propres — comme les nombreux ouvrages sur les archives royales de Mari, la plus grande archive paléo-babylonienne. Mais ce n'est pas le cas de toutes les séries de publications : l'importante collection des *Altbabylonische Briefe* [15], par exemple, est restée dépourvue d'un tel outil de consultation.

SELON LE CHANT DE LA CRÉATION, NOMMER ÉQUIVAUT À CRÉER

Pour les habitants de la Mésopotamie, l'acte de nommer équivalait à donner une existence et à assigner une destinée [16]. Cette idée est exprimée de manière explicite dans l'une des œuvres majeures de la création littéraire mésopotamienne, le *Chant de la création* (*Enûma eliš*). Récité annuellement lors de

la fête du Nouvel An, il célébrait la création du monde par le dieu de Babylone, Marduk. Ce texte s'ouvre par les mots suivants [17] :

¹¹ Lorsque en haut les cieux n'étaient pas (encore) nommés,

¹² En bas la terre n'avait pas été appelée par un nom, (...)

Le poète décrit la non-existence du monde avant la création, un monde aquatique et inerte. Finalement, de ce néant surgissent les premiers dieux primitifs :

¹⁹ Alors des dieux furent créés à l'intérieur d'eux (*scil.* de la masse aquatique Tiamtu et d'Apsu).

¹¹⁰ Lahmu et Lahamu furent réalisés, ils furent appelés par un nom.

Création et appellation vont de pair. Le récit relate un peu plus tard la naissance du dieu suprême Marduk. Après sa naissance, il est présenté à son grand-père, le dieu du ciel Anu, qui prononce son nom en l'interprétant et en annonçant de manière très succincte le destin de Marduk en tant que maître du panthéon [18]. L'*Enûma eliš* relate la création du monde après sa victoire sur la Masse d'eau originelle, la Mer Tiamtu. À la fin de l'œuvre, Marduk, le dieu créateur, est doté par l'assemblée des dieux reconnaissants de cinquante noms qui révéleront les innombrables facettes de sa divinité.

Nous disposons de peu de renseignements sur les rites ou les gestes qui accompagnaient l'imposition d'un nom dans le monde réel. Il apparaît toutefois clairement que cet acte était signifiant. En imposant le nom, on préparait un destin, assignait une fonction, exprimait un vœu. Le nom était de ce fait conçu comme un message intelligible pour les contemporains. Tout pouvait, dès lors, faire l'objet d'une dénomination :

[11] J. Stamm ne mentionne pas B. Landsberger dans l'avant-propos du livre (Stamm 1939) mais s'en explique par les circonstances historiques dans ses souvenirs (Stamm 1980). En 1935, bien avant l'achèvement de la thèse de J. J. Stamm, B. Landsberger, étant d'origine juive, fut démis de son poste suite aux lois raciales allemandes. Il put s'exiler et prendre un poste à l'université d'Ankara d'où il continua à correspondre occasionnellement avec son élève. Pour B. Landsberger, voir Vacín 2018.

[12] Stamm 1980.

[13] Voir les synthèses de Stol 1991, Edzard 1998-2000a et b et récemment Pruzsinszky 2021.

[14] Durand 1998a et Durand 2013. Les volumes de la LAPO (Durand 1997, Durand 1998b et Durand 2000) regorgent des considérations sur les noms propres attestés par les archives de Mari. Je citerai par ailleurs son étude sur les noms faisant allusion à une origine géographique, Durand 1991.

[15] Quatorze volumes sont parus contenant 2548

lettres. La série rend des services réels mais est très loin d'être complète. Malgré cela, un nombre trop important d'assyriologues se limite dans leurs investigations à ce corpus. Désormais, les chercheurs disposent d'un accès aux attestations des différents noms propres dans les volumes parus grâce à la base de données Archibab, qui contient l'intégralité du corpus des 7600 lettres publiées de cette époque.

[16] Voir Radner 2005, en particulier p. 64-66 concernant l'*Enûma eliš*.

[17] Talon & Anthonioz 2019, p. 21, *Enûma eliš* tablette I : 1-2.

[18] Talon & Anthonioz 2019, p. 43 concernant les vers *Enûma eliš* tablette I : 101-102. Le nom de Marduk habituellement écrit avec le sumérogramme ^dAMAR.UTU est alors interprété dans une graphie phonétique *ma-ri-ù-tu* « Fils du soleil » et son destin est annoncé dans le même vers, celui d'être le « Soleil des dieux », soit le maître du panthéon.

non seulement les dieux et les hommes, mais également l'environnement — à travers la toponymie —, les temples et autres édifices remarquables, jusqu'aux objets du culte et aux animaux domestiques[19].

COMPRENDRE LES NOMS DE L'ESPACE HABITÉ

Avant d'aborder le sujet de l'anthroponymie paléo-babylonienne, jetons un coup d'œil à l'espace habité. Le monde environnant était identifié au moyen de toponymes. Or, les agglomérations, terroirs, cours d'eau, montagnes et royaumes n'étaient pas les seuls : certains bâtiments ou structures particulières pouvaient également porter des appellations en lien avec leur fonction.

Toutes les entités géographiques possédaient des noms, qui sont accessibles à la recherche grâce à des répertoires[20]. Cependant, les études sur le sens des toponymes demeurent rares[21]. Souvent, les désignations géographiques étaient héritées des profondeurs des temps, et leur origine linguistique reste inconnue. Il arrivait que les habitants de la Mésopotamie, ne comprenant plus des noms très anciens, les réinterprètent. L'exemple le plus célèbre est celui de Babylone, ville attestée depuis le troisième millénaire, dont l'étymologie reste incertaine. On la prononçait « Babilim », ce qui fut compris par les contemporains comme « Porte du dieu » (*bâb*

ilim) [22]. Parfois on renommait des villes déjà existantes. Les exemples connus concernent des villes dont l'étymologie était relativement obscure, notamment d'origine hurrite ou sémitique. Les nouveaux noms adoptaient alors un sens plus transparent, voire programmatique[23]. Un exemple est fourni par une capitale de la Haute-Mésopotamie, dont le nom, probablement d'origine sémitique était Šehna. Cette ville fut renommée Šubat-Enlil, « Demeure du dieu Enlil », par le roi Samsi-Addu (1809-1776 av. J.-C.), qui y établit sa résidence. Le nom antérieur, Šehna, resurgit quelques décennies après sa mort, mais l'appellation plus prestigieuse, Šubat-Enlil, demeura vivante dans la tradition littéraire.

Lorsque les rois faisaient ériger d'importants ouvrages d'ingénierie hydraulique ou des forteresses, ils cherchaient souvent à perpétuer leur mémoire à travers leur nom[24]. Par exemple, Hammu-rabi baptisa un nouveau canal « Hammu-rabi-nuhuš-nišišu », ce qui signifie « Hammu-rabi (est à l'origine de) l'abondance de sa population », soulignant ainsi les capacités bienfaitrices de ce type d'ouvrage. De même, les forteresses portaient souvent le nom du roi qui en avait commandé la construction[25]. L'une d'entre elles, Dûr-Samsi-Addu, « Forteresse de Samsi-Addu », pouvait être désignée dans la correspondance du roi comme « ma forteresse » (*dûrî*) [26].

Certains palais[27] ou murailles de villes[28] portèrent des noms. Cependant, il n'est pas certain qu'il s'agissait d'une pratique systématique[29].

[19] Farber 1982, Lion 1996 ont pu constater que les noms des bovidés sont très similaires à ceux donnés aux humains. Voir aussi Radner 2005, p. 35-37.

[20] La série *Répertoire Géographique des Textes Cunéiformes* publiée à Wiesbaden est très utile. Le volume dédié aux toponymes de l'époque paléo-babylonienne (Groneberg 1980), excellent en son temps, est désormais dépassé, ne répertoriant qu'un tiers des références. Nous avons publié à Paris plus récemment deux volumes consacrés aux toponymes paléo-babyloniens de la Haute Mésopotamie et aux régions à l'est du Tigre : Ziegler & Langlois 2016 et Ziegler 2022.

[21] Ziegler & Cancik-Kirschbaum 2017 et Cancik-Kirschbaum & Ziegler 2018 sont deux études sur les noms géographiques akkadiens que les contemporains pouvaient interpréter.

[22] Babylone alias Babilim est à l'époque paléo-babylonienne toujours écrite grâce à une graphie savante et explicative utilisant des sumérogrammes KÁ.DINGIR.RA^{ki} « Porte (KÁ) du dieu (DINGIR) ». Les graphies phonétiques sont exceptionnelles. On les trouve dans une lettre de Sippar (AbB 12 112 : 14 *ba-bi-li-im*) et un document de comptabilité de Šušarra (ShA 2 11: 16 *ba-ab-DINGIR^{ki}*) ainsi que dans quelques rares attestations de gentilices "Babylonien" *ba-bi-la-yu* etc.

[23] Voir Arkhipov 2014 à propos des villes de la Mésopotamie du nord, Hanzat renommée Šubat-Šamaš « Demeure du dieu Soleil Šamaš », Tupham renommée

Šubat-Ištar (« Possession de la déesse Ištar »). Selon Arkhipov, la motivation des noms nouvellement donnés était religieuse.

[24] Pour l'habitude des rois d'assurer leur mémoire grâce à la toponymie cf. Cancik-Kirschbaum & Ziegler 2018.

[25] De nombreuses fortifications des frontières sont appelées « Forteresse du roi R » (Dûr-R). Parfois ces forteresses, bâties par un roi ennemi, furent renommées. À l'époque de Yasmah-Addu la forteresse bâtie par Yahdun-Lîm fut nommée Dûr-Yasmah-Addu (« Forteresse de Yasmah-Addu ») mais lorsque Zimrî-Lîm, un membre de la dynastie antérieure, regagna le trône de Mari, il rendit à la forteresse le nom de son ancêtre et l'appela à nouveau Dûr-Yahdun-Lîm.

[26] Pour ARM 1 43 : 33 voir www.archibab.fr/T4464.

[27] Pour l'époque paléo-babylonienne, l'habitude n'est attestée que pour Lipit-Ištar d'Isin et Sin-kašid d'Uruk, cf. Radner 2005, p. 41.

[28] Les murailles des villes portent généralement des noms mettant en exergue les capacités défensives de ces ouvrages. Pour l'époque paléo-babylonienne, voir Edzard 1998-2001a, p. 103a.

[29] À Mari, par exemple, nous ne connaissons pas de noms particuliers ni pour l'un ni pour l'autre. Les murailles sont nommées d'après des termes descriptifs « grande muraille » ou « muraille du milieu », le palais royal n'est jamais évoqué autrement qu'*ekallum* / É.GAL « palais ».

Les temples, en revanche, recevaient toujours des noms sumériens, formulés dans la langue du culte et mettant en valeur la magnificence de l'habitat du divin propriétaire [30]. Par exemple, le temple de Marduk à Babylone s'appelait Esagil (É.SAG.ÍL), « Maison qui a la tête haute », et sa ziggurat Etemenanki (É.TE.ME.EN.AN.KI), « Maison, base du ciel et de la terre ». Le temple d'Enlil à Nippur se nommait Ekur, « Maison (É) montagne (KUR) ». Il est difficile de savoir dans quelle mesure la population non lettrée comprenait ces noms, formulés dans une langue alors morte, mais il est probable qu'elle tentait au moins de les appréhender. Dans les régions plus éloignées du berceau de la civilisation sumérienne, ces noms pouvaient être accompagnés d'une traduction en akkadien. Sur le Moyen Euphrate, par exemple, les scribes de Yahdun-Lîm de Mari motivaient le nom sumérien donné au temple de Šamaš à Mari en le notant phonétiquement et en lui associant une traduction akkadienne [31]:

Il (Yahdun-Lîm) le fit habiter dans une demeure digne de sa grandeur. Il nomma le nom de cette maison *Egirzalanki* "Maison réjouissance du ciel et de la terre".

Ainsi, la population était invitée à prononcer le nom du bâtiment en sumérien mais la chancellerie du roi livrait la traduction du nom. Cet exemple n'est pas isolé : Samsi-Addu fit de même pour les temples d'Enlil à Aššur et d'Ištar à Ninive, sur le Moyen Tigre, ou encore pour celui de Dagan à Terqa, sur le Moyen Euphrate [32].

Fig. 1. Liste de femmes du royaume de Mari (Syrie, XVIII^e siècle) qui ont dû prêter serment avec leur mari. FM 4 33 (Ziegler 1999b, p. 259, photo Archives royales de Mari <https://archibab.fr/img/40592V5431.jpg>).

[30] Les nombreux exemples se trouvent au fil des pages de George 1993. On observera que les temples sont désignés par « maison » *bîtum* / É, il n'y a pas de mot spécifique pour « temple » en dehors des composés du genre « maison du dieu », e.g. *bît ilim* / É.DINGIR.RA.

[31] Frayne 1990, p. 607 (RIME 4.6.8.2 : 103-107). Il est intéressant d'observer que le nom sumérien du bâtiment est écrit de manière purement phonétique *e-gi-ir-za-la-an-ki* mais que pour la traduction akkadienne, le scribe a utilisé le sumérogramme É (*bîtum*).

[32] Edzard 1998-2001b, p. 114b. Grayson 1990, p. 49, 53, 60. Charpin 1983.



L'ANTHROPONYMIE

L'imposition d'un nom revêtait une grande importance et constituait, de toute évidence, un moment solennel. Les enfants recevaient le leur probablement très peu de temps après leur naissance [33].

Qu'est-ce qui motivait le choix du nom attribué ? Dans ce domaine, les chercheurs sont souvent réduits à des spéculations. Un cas exceptionnel atteste toutefois une inspiration onirique. Une fille du roi Zimrî-Lîm, devenue reine à l'étranger, écrivit à son père que la révélation du nom à donner à la fille d'une de ses concubines lui était venu au cours de son sommeil [34] :

« Au sujet de la fille de Dame Têpahum, dans un rêve que j'ai eu, un individu se tenait debout et disait : "La petite, fille de dame Têpahum, on doit l'ap[peler] 'Tagîd-Nawûm' ('La Steppe s'est apaisée')". Voici ce qu'il m'a dit. Maintenant, mon seigneur doit faire décider de cela par un devin. Si ce rêve est (un message divin) réel, mon seigneur doit appeler la petite "Tagîd-Nawûm".. Qu'elle soit appelée ainsi et que le bien-être de mon seigneur soit constant ! »

Selon cette lettre, l'inspiration de ce nom inhabituel était venue à la parente lors d'un rêve prophétique. Le nom portait en lui une promesse politique : après des années de guerre contre les nomades yaminites, la population de la steppe devait désormais se montrer plus coopérative. L'appellation donnée à la jeune fille était censée rappeler un événement politique précis, à savoir la conclusion d'un accord entre le roi de Mari et une tribu nomade.

Dans la majorité des cas, le nom reçu à la naissance accompagnait l'individu tout au long de sa vie, même s'il pouvait être abrégé par les proches [35]. Parfois on pouvait le changer, mais rien ne suggère qu'il s'agissait d'une pratique courante. Certaines femmes consacrées à une divinité purent changer de nom lors de leur entrée dans la vie religieuse ; de même, nous pensons que des serviteurs du roi purent recevoir un nouveau nom lors de leur prise de fonction. En

revanche, nous ne disposons pour l'instant d'aucune attestation d'un « nom de couronne » adopté lors de leur avènement par des rois paléo-babyloniens. On observe au contraire que des noms dynastiques selon le principe de la papyponymie – qui consiste à donner à l'enfant le nom de son grand-père – étaient donnés aux princes dès leur naissance [36]. La récurrence de certains noms au sein des dynasties peut s'expliquer de cette manière.

QUELQUES PRINCIPES DE L'ONOMASTIQUE AKKADIENNE

Le nom que des parents akkadophones donnaient à leurs enfants était toujours compréhensible pour leur entourage. La forme grammaticale qu'il prenait était variable et pouvait aller d'un simple substantif au nominatif à des phrases entières, déclarations religieuses, prières ou exclamations.

Il n'est pas toujours aisé de distinguer des noms masculins de ceux des femmes. Afin d'éviter toute ambiguïté, les scribes pouvaient faire précéder un nom féminin du signe pour « femme 𒀭 » ; ce classificateur sémantique (« déterminatif ») sera marqué ci-dessous par un « f » en exposant.

NOMS PROPRES SIMPLES

Le nom pouvait se limiter à un seul mot parfois accompagné d'un possessif enclitique. Très fréquents étaient des noms signifiant simplement « Frère (*Ahum*) », « Sœur (*Ahâtum*) » mais aussi « Père (*Abum*) » [37]. On peut penser que ces appellations faisaient allusion à la relation familiale de l'enfant, parfois de manière abrégée ou elliptique. Parmi les variantes attestées figurent Ahušunu « Leur frère (à eux) », Ahušina « Leur frère (à elles) », Ahâssunu (« Leur sœur à eux »), Ahâssina « Leur sœur (à elles) », Akatia « Sœurette », et bien d'autres.

[33] Stamm 1939, p. 8-10, Ziegler 1997, p. 49-50, Radner 2005, p. 27-28.

[34] Durand 2000, p. 430 traduit le texte ARM 10 94 : 4'-14' consultable sur archibab.fr/T7386.

[35] Voir ci-dessous § 5.2 et n. 44.

[36] Ziegler 1997, p. 50. Les fils de Zimrî-Lîm portèrent les noms de son père Hadnî-Addu, et de ses prédécesseurs sur le trône Yagîd-Lîm et Yahdun-Lîm.

[37] Le nom « Père » *Abum* pourrait s'expliquer comme un nom abrégé qui n'a gardé qu'une composante. Je ne connais aucun équivalent féminin simple ^fUmmum « Mère ».

Parfois, ce nom – simple mot isolé – était emprunté au monde animal [38], évoquait une matière précieuse [39] ou un fruit [40]. Ces appellations véhiculaient probablement des qualités jugées valorisantes pour leurs porteurs, ou décrivaient un état particulier. Mâšum, Mâšiya, Mâštum (« Jumeau, Jumelle ») étaient ainsi donnés à des enfants issus de naissances jumeaux [41]. Qaqqadânum « Grosse tête », désignait métaphoriquement quelqu'un d'« Important ». Parfois le sous-entendu pouvait être moins flatteur : des gens nommés *Hummurum* ou *Sarriqum*, par exemple, durent supporter qu'on les appelait « Boîteux » et « Loucheur » [42]. Des descriptifs de ce genre n'étaient pas toujours des noms propres, mais souvent des surnoms, voire de simples qualitatifs descriptifs. Dans une liste de personnel de Zimrî-Lîm de Mari on trouve des serviteurs du roi qualifiés de « barbiers » [43]. Alors que le texte fournit les noms individuels pour chacun d'eux, il regroupe collectivement six hommes désignés comme « sourds » (*sukkukum*), sans préciser leurs noms propres. Cette pratique pourrait s'expliquer par le fait que ces hommes ne pouvaient être interpellés oralement et que le surnom *Sukkukum* suffisait à les identifier dans le contexte administratif. Néanmoins il va de soi que ces personnes avaient reçu un nom lorsqu'ils étaient nourrissons avant que leur déficience ne puisse être détectée.

NOMS AKKADIENS PLUS COMPLEXES

On a vu que des noms akkadiens pouvaient être simples, se composer d'un seul lexème éventuellement doté d'un possessif ou d'éléments caritatifs. Plus fréquemment on donnait à des enfants des noms plus longs qui pouvaient être formulés avec la syntaxe correspondant à de véritables phrases dans un style littéraire, comme des prières. Il arrivait qu'ils soient

formulés à la première personne – la voix était alors vraisemblablement celle d'un parent. Ana-Sîn-taklâku « Je fais confiance à Sîn (le dieu Lune) » ou Bêlî-îdê-anni « Mon maître (*scil.* dieu) me connaît ! » sont des phrases fictivement prononcées par le porteur du nom mais émanaient plus probablement de son parent adulte.

Plus souvent le nom était formulé à la troisième personne, comme par exemple Sîn-ibnîšu « Sîn (le dieu Lune) l'a créé ». Ce type d'appellations était fréquent ; elles exprimaient la gratitude d'avoir eu un enfant, rappelaient un vœu ou formulaient des bénédictions pour le père de famille, le roi ou un temple.

Encore peu compris sont des noms qui évoquaient la date de naissance : Mâr-ešrê par exemple était « L'enfant du 20^e jour du mois » ou Mâr-Akîtim « L'enfant du Nouvel An ». Peut-être estimait-on que la naissance avait eu lieu à une date propice.

On avait l'habitude d'abréger des noms longs. La formation d'hypocoristiques se faisait généralement sur le premier élément du nom, ainsi Gimil-Marduk « Faveur de Marduk » fut abrégé en Gimillum. À d'autres on ajoutait une finale caritative [44], souvent *-iya*, p.ex. Šamšiya, abrégé d'un nom construit sur le dieu Soleil, ou *-yatum*. Un individu qui se nommait Sin-muballiṭ « Sîn fait vivre » pouvait être appelé Siyyatum [45].

NOMS REFLÉTANT LA CARTE RELIGIEUSE

Chaque ville mésopotamienne honorait sa divinité tutélaire dans un temple qui se démarquait dans le paysage urbain. Parfois il arrivait qu'une deuxième divinité – un dieu supra-régional y fut vénérée. Un exemple bien connu est fourni par Nippur : si le dieu Enlil, souverain de l'ensemble du pays de Sumer,

[38] Voir pour une énumération complète Millet Albà 2000. On peut penser que parfois des caractéristiques physiques étaient la motivation pour ces noms : Huzâlum / Huzâlatum « Gazelle m./f. » pourrait faire allusion à la beauté, Dabium / Dabîtum « Ours / Ourse » à la force physique. On connaît aussi des personnes nommées Asqûdum « Hamster », Ayyâlum « Cerf », Huzîrânnum « Porc », Immerum « Mouton », Šêlebunum « Renard », pour lesquels la motivation est moins évidente. En aucun cas, il ne semble s'agir de noms dépréciatifs : Ayyâlum, Immerum et un homme nommé Huzîrî « Mon porc » étaient des rois. Mêrânnum « Chiot » était un médecin, son nom faisait allusion à l'animal emblématique de la déesse de médecine, le chien.

[39] Uqnum/Uqnîtum « Lapis-lazuli », Ayyartum « Corail », Hurâšatum « Dorée ».

[40] Inbum « Fruit », Inibšîna « Leur fruit (à elles) » pourrait être une allusion métaphorique au rôle de descendance.

[41] Ziegler 1999.

[42] Pour l'instant je n'ai trouvé que des hommes portant des surnoms de ce genre.

[43] ARM 21 398 (accessible sur le site archibab.fr/T16509) est une liste de noms propres des différents serviteurs royaux qui énumère vers la fin deux groupes d'hommes sourds (l. 40) 3 *sû-uk-ku-ku-tum ú-úš-mu-ú* (l. 41) 3 *sû-uk-ku-ku-tum* TUR.

[44] Stamm 1939, p. 111-117 décrit le procédé et interprète différentes finales comme des caritatifs (« Zärtlichkeitsendung »). Les noms hypocoristiques des deux sexes se terminant en *-iya* etc. sont très répandus. Les noms masculins terminant par le caritatif en *-atum* sont également fréquents. Ils peuvent être confondus avec des noms de femmes car la finale ressemble à une terminaison féminine.

[45] Voir les exemples étudiés dans Charpin 1980, p. 342-343.

y avait son temple principal, son fils Ninurta était quant à lui la divinité tutélaire de la ville. La préséance de la divinité tutélaire a laissé une empreinte visible dans l'onomastique. Ainsi, les personnes dont le nom évoquait Aššur avaient un lien généalogique avec la cité du même nom sur le Tigre. Les noms formés sur Dagan renvoyaient majoritairement à la région du Moyen Euphrate, ceux en Marduk à la Babylonie. D'autres divinités avaient en revanche un caractère plus universel, disposant de temples dans de nombreuses villes : on rencontre ainsi, dans l'ensemble des archives, des noms évoquant le dieu Lune Sîn, le dieu Soleil Šamaš, le dieu de l'Orage Addu, la déesse Ištar (Vénus) ou encore la déesse de la médecine [46].

La façon de faire référence à ces dieux et déesses dans l'onomastique était tellement riche qu'il est impossible de les détailler ici. Quelques exemples suffiront : Warad-D (divinité) signifie « Serviteur de D », Warad-ilīšu, Warad-iltim etc. « Servant de son dieu », « Servant de la déesse », ^fAmat-D « Servante de D », Mâr-D ou ^fMârat-D « Fils » ou « Fille de D ». Ces noms exprimaient un attachement dévot familial souvent influencé par les cultes locaux. Il n'en reste pas moins que, quand on examine des arbres généalogiques entiers, on observe que la sélection est naturellement polythéiste. Au sein d'une même famille, différentes divinités trouvaient leur place dans l'onomastique. Parfois le dieu n'était pas nommé mais évoqué comme *ilum* « dieu » accompagné d'un possessif. Il s'agissait dans ce cas souvent de la divinité personnelle : Ilšu-ibnīšu signifie « Son dieu l'a créé », Warad-ilīšu (que nous avons déjà mentionné plus haut) « Servant de son dieu ». Ce type de nom souligne une relation personnelle et privilégiée avec une divinité donnée [47].

L'analyse de l'onomastique ne permet qu'exceptionnellement d'identifier des préférences religieuses propres à un groupe familial précis. En revanche, elle éclaire de manière significative les fonctions et attributs que les humains attribuaient aux dieux. Ainsi Šamaš-dayyân « Šamaš est juge » fait allusion à la nature du dieu Soleil, juge suprême qui voit tout lors

de son parcours céleste. Le dieu héroïque Ninurta apparaît dans des noms tels que Ninurta-emûqašu « Ninurta est sa force » ou Ninurta-mannum-mâhiršu « Ninurta – qui peut l'affronter ? » qui célèbrent sa force légendaire. L'onomastique reprend ainsi des thèmes abordés également dans des chants liturgiques ou des mythes dédiés à ces figures divines et témoigne de la diffusion de cet imaginaire au sein de la population.

Quelques noms peuvent paraître plus étonnants, car ils ressemblent à des exclamations : Ilī-ay-abâš « Que je ne déçoive pas mon dieu ! », ou ^fIlī-ay-amši [48] « Que je n'oublie jamais mon dieu ! », Mīnam-êpuš-ilam « Qu'ai-je fait au dieu ? », Adi-mâti-ilī « Jusqu'à quand, ô mon dieu ? » ressemblent à des plaintes de parents harassés par le sort.

On rencontre des suppliques touchantes, elles aussi, dans les noms donnés à des enfants issus de populations exilées. Le nom Uruk-libluṭ « Qu'Uruk vive ! » exprime le désir que la ville d'origine des parents puisse prospérer comme auparavant [49].

Il est parfois possible d'analyser l'onomastique en fonction des groupes sociaux qui l'employaient. Ainsi, la société de la cour, les serviteurs et administrateurs du roi portaient souvent des noms qui se référaient non au porteur lui-même mais à la personne royale. Etellum « Héros », Mukannišum « Vainqueur » ou Ikšud-ayyâbišu « Il a capturé ses ennemis » étaient des noms qui glorifiaient le roi ; de même Ikšud-appašu, dont le nom signifie « Il a remporté sa victoire » [50]. (Fig. 2)

L'époque de Rim-Sin de Larsa (1822-1763 av. J.-C.), au règne particulièrement long, regorge d'une onomastique basilophore très intéressante. Des noms comme Rîm-Sîn-ilī « Rîm-Sîn est mon dieu », Rîm-Sîn-qardum « Rîm-Sîn est un héros », Rîm-Sîn-D-lamassašu « Rîm-Sîn, sa divinité protectrice est D » ou Rîm-Sîn-tukultî « J'ai confiance en Rîm-Sîn » étaient assez répandus parmi les esclaves et faisaient explicitement référence au roi de Larsa. Des phénomènes comparables sont attestés pour d'autres souverains contemporains [51]. Il arrivait aussi que des femmes portent des noms à

[46] Ces dieux « universels » avaient eux aussi des centres qui leur étaient plus spécialement consacrés, comme Ur au dieu Lune, où l'onomastique fait une belle place à son culte. Néanmoins, des noms composés avec Sîn (ou son équivalent sumérien Nanna) sont bien attestés partout.

[47] L'identification de cette divinité peut parfois être faite grâce aux sceaux de ces individus, voir Charpin 1990.

[48] L'occurrence est un nom donné à une femme, mais un homme aurait aussi bien pu le porter.

[49] Le nom Uruk-libluṭ témoigne de la nostalgie des origines. A contrario, l'onomastique permet aussi de documenter l'assimilation des étrangers. Les exilés

donnaient à leurs descendants des noms locaux : c'est ainsi que des déportés aux noms hourrites eurent, à la suite de leur installation en Babylonie par Hammurabi, des enfants ou petits-enfants aux noms babyloniens, cf. Charpin 1992.

[50] Ce nom figure encore régulièrement avec une fausse étymologie dans la bibliographie. Stamm 1939 avait pensé qu'il s'agissait d'une référence à la naissance difficile et cette idée se trouve encore chez des auteurs plus récents ; pour la bonne compréhension, cf. Charpin 2008, p. 164 n. 74.

[51] Boer 2018-2019.



Fig. 2. Le sceau cylindre du haut fonctionnaire du palais de Mari, Mukannišum, illustre la signification de son nom « Vainqueur ». Le nom fait allusion au roi victorieux. Dessin de P. Amiet (Amiet 1960, p. 230).

la gloire du roi. Ainsi, parmi le personnel féminin du palais de Mari, les quatre nourrices sèches chargées de la garde des enfants portaient toutes des noms tels que Abî-lîter « Que mon père soit grand ! », Abî-bâšti « Mon père est ma fierté ! », Abî-kî-urhî « Mon père est mon modèle (chemin) » ou Abî-nîrî « Mon père est ma lumière [52] ». Chaque fois qu'un enfant du harem prononçait leur nom, il formulait une bénédiction en faveur de son royal père Zimrî-Lîm [53]. Le message véhiculé était intelligible même pour des tout-petits et contribuait à façonner leur attitude envers leur père.

D'autres groupes socio-professionnels se distinguaient par une onomastique particulière. Les scribes portaient assez souvent des noms sumériens censés refléter leur érudition. Le phénomène bien attesté dans le berceau de la civilisation sumérienne, l'Irak du sud, se rencontrait également en Mésopotamie du nord. Hamatil « Puisse-t-il vivre » était le nom sumérien porté par un scribe et haut fonctionnaire de Mari : là encore, le sujet implicite du verbe était le roi. Des femmes scribes pouvaient également se parer de noms sumériens, ou transposer leur nom d'origine en sumérien. Un tel cas est attesté dans le palais de Mari, où une femme scribe portant le nom akkadien *Bêltî-lamassî* (« Ma Dame est ma protection ») vit son nom écrit en sumérien (EREŠ.LA.MA.GU avec variantes) [54].

Certains groupes socio-professionnels manifestaient, par leur onomastique, une dévotion particulière. Les

musiciens, par exemple, avaient plus fréquemment que d'autres groupes sociaux des noms évoquant le dieu protecteur de leur profession, Ea (Enki en sumérien) [55]. De même, des religieuses *nadîtum* de Sippar aimaient faire allusion au dieu Soleil Šamaš et à sa parèdre Aya, dans les temples desquels elles passaient leur vie contemplative [56].

CONCLUSION

À partir de quelques exemples de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C., j'ai souhaité introduire les lecteurs aux principes fondamentaux de l'onomastique mésopotamienne. Les noms étaient compréhensibles aux contemporains et porteurs de sens. De ce fait, il est indispensable que les assyriologues prêtent attention à leur origine, leur sens et à leur récurrence. Même s'il est rarement possible – faute de sources adéquates – d'avoir des informations sur les circonstances dans lesquelles un nom était donné à un enfant, l'onomastique permet d'approfondir notre compréhension des mentalités de l'époque, parfois même de glaner des renseignements indispensables pour bien comprendre des circonstances historiques ou sociales particulières [57] ou d'approfondir notre connaissance des mythes et croyances [58]. ■

[52] Durand 1994.

[53] Ziegler 1999b, p. 108-109. Dans ce cas il s'agit vraisemblablement de noms donnés aux nourrices lors de leur entrée en fonction.

[54] Ziegler 1999, p. 91-92.

[55] Voir Ea-napšeram « Ea me libère », Ea-mudammîq « Ea m'améliore », Ea-ilî « Ea est mon dieu » etc. Pour des musiciens à Mari, voir Ziegler 2007.

[56] Un bon nombre de religieuses s'appelaient Amat-Šamaš « Servante de Šamaš », Erišti-Šamaš / Erišti-Aya « Désir de Šamaš / d'Aya » ou Aya-rîšat « Aya jubile ». Pour les religieuses de Sippar, voir Harris 1975 et la bibliographie plus récente dans Stol 2016, p. 586-604.

[57] Voir par exemple le cas d'un orphelin né après le décès de son père et à qui sa grand-mère semble avoir donné le nom programme Ninurta-râ'im-zêri « Ninurta aime la descendance » pour le protéger contre les tentatives de prévarication de ses oncles ; cf. Ziegler sous presse.

[58] Un exemple connu est le nom du héros du Déluge, Atram-hasîs, dont le nom signifie « Très Sage ». De nombreux auteurs modernes renvoient de ce fait au « Mythe du Très Sage » lorsqu'ils traduisent ou commentent le mythe qui était appelé dans l'antiquité d'après son incipit : *Inûma ilû awîlum* « Lorsque les dieux, comme l'homme... ».

BIBLIOGRAPHIE

- AMTET, Pierre, 1960**, « Notes sur le répertoire iconographique de Mari à l'époque du palais », *Syria* 37, p. 215-232.
- ARKHIPOV, Ilya, 2014**, « Toponymie et idéologie à l'époque amorrite : les cas de Šubat-Šamaš et Šubat-Eštar », dans N. Ziegler & E. Cancik-Kirschbaum (dir.), *Entre les fleuves – II. D'Aššur à Mari et au-delà*, Berliner Beiträge zum Vorderen Orient 24, Gladbeck, p. 267-272.
- BALKAN, Kemal & KRAUS, Fritz R., 1954**, *Kassitenstudien 1. Die Sprache der Kassiten*. New Haven.
- BÉRANGER, Marine, 2024**, Archibab 5. « Écoute ma tablette ! » L'essor de la correspondance en Mésopotamie (2004–1595 av. n. è.), Mémoires de NABU 23, Paris.
- BIROT, Maurice, KUPPER, Jean Robert & ROUAULT, Olivier, 1979**, *Répertoire analytique (2^e volume). Tmes I-XIV, XVIII et textes divers hors-collection. Première partie, Noms propres*, Archives royales de Mari 16/1, Paris.
- BOER, Riens de, 2018-2019**, « "Hammurabi-is-my-god!" Basilophoric Personal Names and Royal Ideology during the Old Babylonian Period », *Jaarbericht van het Vooraziatisch-Egyptisch Genootschap « Ex Oriente Lux »* 47, p. 19-56.
- CANCIK-KIRSCHBAUM, Eva & ZIEGLER, Nele, 2018**, « Untersuchungen zur Toponymie Nordmesopotamiens im zweiten Jahrtausend v. Chr. 2. Von Göttern und Menschen », dans K. Kleber et al. (dir.), *Grenzüberschreitungen. Studien zur Kulturgeschichte des Alten Orients. Festschrift für Hans Neumann zum 65. Geburtstag am 9. Mai 2018*, dubsar 5, Münster, p. 79-98.
- CHARPIN, Dominique, 1980**, *Archives familiales et propriété privée en Babylonie ancienne : étude des documents de «Tell Sifr»*, Hautes Etudes Orientales 12, Genève & Paris.
- CHARPIN, Dominique, 1983**, « Temples à découvrir en Syrie du Nord d'après des documents inédits de Mari », *Iraq* 45, p. 56-63.
- CHARPIN, Dominique, 1988**, « Sippar : deux villes jumelles », *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* 82, p. 13-32.
- CHARPIN, Dominique, 1990**, « Les divinités familiales des Babyloniens d'après les légendes de leurs sceaux-cylindres », dans Ö. Tunca (dir.), *De la Babylonie à la Syrie, en passant par Mari. Mélanges offerts à Monsieur J.-R. Kupper à l'occasion de son 70^e anniversaire*, Liège, p. 59-78.
- CHARPIN, Dominique, 1992**, « Immigrés, réfugiés et déportés en Babylonie sous Hammu-rabi et ses successeurs », dans D. Charpin & F. Joannès (dir.), *La circulation des biens, des personnes et des idées dans le Proche-Orient ancien, Actes de la XXXVIII^e Rencontre Assyriologique Internationale (Paris, 8-10 juillet 1991)*, Paris, p. 207-218.
- CHARPIN, Dominique, 2008**, « Chroniques bibliographiques 11. Se faire un nom : la louange du roi, la divinisation royale et la quête de l'immortalité en Mésopotamie », *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* 102, p. 149-180.
- CHARPIN, Dominique, 2018**, « Chroniques bibliographiques 21. À l'occasion des dix ans du projet ARCHIBAB », *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* 112, p. 177-208.
- CHARPIN, Dominique, 2023**, *L'assyriologie, Que sais-je ?* 4239, Paris.
- DURAND, Jean-Marie, 1991**, « L'emploi des toponymes dans l'onomastique d'époque amorrite, I) Les noms en mut- », *Studi epigrafici e linguistici sul Vicino Oriente Antico* 8, p. 81-97.
- DURAND, Jean-Marie, 1994**, « Nîrum = nûrum, lumière », *Nouvelles Assyriologiques Brèves et Utilitaires* 1994/73.
- DURAND, Jean-Marie, 1997**, *Les Documents épistolaires du palais de Mari*, tome I, Littératures anciennes du Proche-Orient 16, Paris.
- DURAND, Jean-Marie, 1998a**, « Le problème de la double dénomination en Mésopotamie », dans A.-M. Christin (dir.), *L'écriture du nom propre*, Paris, p. 31-42.
- DURAND, Jean-Marie, 1998b**, *Les Documents épistolaires du palais de Mari*, tome II, Littératures anciennes du Proche-Orient 17, Paris.
- DURAND, Jean-Marie, 2000**, *Les Documents épistolaires du palais de Mari*, tome III, Littératures anciennes du Proche-Orient 18, Paris.
- DURAND, Jean-Marie, 2013**, « Nommer à l'époque amorrite », dans E. Cancik-Kirschbaum et al. (dir.), *Diversity and Standardisation. Perspectives on Social and Political Norms in the Ancient Near East*, Berlin, p. 49-63.
- EDZARD, Dietz O., 1998-2001a**, « Name, Namengebung (Onomastik). A. Sumerisch », *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie* 9, Berlin & New York, p. 94-103.
- EDZARD, Dietz O., 1998-2001b**, « Name, Namengebung (Onomastik). B. Akkadisch », *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie* 9, Berlin & New York, p. 103-116.
- FARBER, Gertrud, 1982**, « Rinder mit Namen », dans G. Van Driel et al. (dir.), *Zikir šumim. Assyriological Studies Presented to F. R. Kraus on the Occasion of his Seventieth Birthday*, Leyde, p. 34-36.
- GELB, Ignaz J., 1980**, *Computer-Aided Analysis of Amorite*, Assyriological Studies 21, Chicago.

- GEORGE, Andrew, 1993**, *House Most High. The Temples of Ancient Mesopotamia*, Mesopotamian Civilizations 5, Winona Lake.
- GOLINETS, Viktor, 2018**, *Das amurritische Onomastikon der altbabylonischen Zeit. Band 2 Verbalmorphologie des Amurritischen und Glossar der Verbalwurzeln*, Alter Orient und Altes Testament 271/2, Münster.
- GRAYSON, A. Kirk, 1987**, *Assyrian Rulers of the Third and Second Millennia BC (to 1115 BC)*, Royal Inscriptions of Mesopotamia. Assyrian Periods 1, Toronto, Buffalo & London.
- GRONEBERG, Brigitte, 1980**, *Die Orts- und Gewässernamen der altbabylonischen Zeit*, Répertoire Géographique des Textes Cunéiformes 3, Wiesbaden.
- HARRIS, Rivkah, 1975**, *Ancient Sippar. A Demographic Study of an Old-Babylonian City (1894–1595 B. C.)*, Publications de l'Institut historique et archéologique néerlandais de Stamboul 36, Leyde.
- HUFFMON, Herbert, 1965**, *Amorite Personal Names in the Mari Texts*, Baltimore.
- LIMET, Henri, 1968**, *L'Anthroponymie sumérienne dans les documents de la 3^e dynastie d'Ur*, Paris.
- LION, Brigitte, 1996**, « Les noms de bovins à l'époque paléo-babylonienne », *Sources Travaux historiques* 45/46, p. 11-20.
- PETERSON, Jeremiah, 2011**, « The Personal Name Lists in the Scribal Curriculum of Old Babylonian Nippur: an Overview », *Zeitschrift für Assyriologie und Vorderasiatische Archäologie* 101, p. 246-273.
- PRUZINSKY, Regine, 2021**, « A History of Akkadian Onomastics », in J.-P. Vita (dir.), *A History of the Akkadian Language Volume 1: Linguistic Background and Early Periods*, Handbuch der Orientalistik 152, Leyde & Boston p. 477-510.
- RADNER, Karen, 2005**, *Die Macht des Namens. Altorientalische Strategien zur Selbsterhaltung*, SANTAG. Arbeiten und Untersuchungen zur Keilschriftkunde 8, Wiesbaden.
- RICHTER, Thomas, 2012**, *Bibliographisches Glossar des Hurritischen*, Wiesbaden.
- STAMM, Johann J., 1939**, *Die akkadische Namengebung*, Mitteilungen der Vorderasiatisch-Ägyptischen Gesellschaft 44, Leipzig.
- STAMM, Johann J., 1980**, « Ein persönliches Vorwort des Jubilars », dans E. Jenni & M. A. Klopfenstein (dir.), *Johann Jakob Stamm. Beiträge zur hebräischen und altorientalischen Namenkunde. Zu seinem 70. Geburtstag*, Orbis biblicus et orientalis, 30, Fribourg & Göttingen, p. XI-XV.
- STOL, Marten, 1991**, « Old Babylonian Personal Names », *Studi epigraphici et linguistici* 8, p. 191-212.
- STOL, Marten, 2016**, *Women in the Ancient Near East*, Berlin/New York.
- STRECK, Michael, 2000**, *Das Amurritische Onomastikon der altbabylonischen Zeit. Band 1: Die Amurriter. Die onomastische Forschung. Orthographie und Phonologie. Nominalmorphologie*, Alter Orient und Altes Testament 271/1, Münster.
- TALON, Philippe & ANTHONIOZ, Stéphanie, 2019**, *Enūma Eliš = Lorsqu'en haut*, Littératures anciennes du Proche-Orient 22, Paris.
- VACÍN, Ludek, 2018**, *The unknown Benno Landsberger. Biographical sketch of an Assyriological « Altmeister's » development, exile, and personal life*, Leipziger Altorientalistische Studien 10, Wiesbaden.
- WAERZEGGERS, Caroline, 2021**, « Digital prosopography of Babylonia: new horizons », dans C. W. Hess & F. Manuelli (dir.), *Bridging the gap: disciplines, times, and spaces in dialogue – Volume 1: sessions 1, 2, and 5 from the conference Broadening Horizons 6 held at the Freie Universität Berlin, 24-28 June 2019*, Oxford, p. 81-96.
- ZIEGLER, Nele, 1997**, « Les enfants du palais », *Ktēma. Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques* 22, p. 45-57.
- ZIEGLER, Nele, 1999a**, « Jumelles d'Admatum », *Nouvelles Assyriologiques Brèves et Utilitaires* 1999/73
- ZIEGLER, Nele, 1999b**, *Florilegium marianum IV. Le Harem de Zimrî-Lîm*, Mémoires de NABU 5, Paris.
- ZIEGLER, Nele, 2007**, *Florilegium marianum IX. Les Musiciens et la musique d'après les archives de Mari*, Mémoires de NABU 10, Paris.
- ZIEGLER, Nele, 2022**, *Les Toponymes paléo-babyloniens des régions à l'est du Tigre*, Matériaux pour l'étude de la toponymie et de la topographie II/1, Paris.
- ZIEGLER, Nele, sous presse**, « Altbabylonische Codices und die Rechtspraxis im Spiegel der Alltagstexte – Witwen, „Strohwitwen“ und ihre Kinder », dans I. Schrakamp & E. Cancik-Kirschbaum (dir.) *Keilschriftrecht zwischen Theorie und Praxis*, Episteme, p. 341-369.
- ZIEGLER, Nele & CANKIK-KIRSCHBAUM, Eva, 2017**, « Untersuchungen zur Toponymie Nordmesopotamiens im zweiten Jahrtausend v. Chr. 1. Sprechende Ortsnamen », in J. Gießauf (dir.), *Zwischen Karawane und Orientexpress. Streifzüge durch Jahrtausende orientalischer Geschichte und Kultur. Festschrift für Hannes Galter*, Alter Orient und Altes Testament 434, Münster, p. 321-340.
- ZIEGLER, Nele & LANGLOIS, Anne-Isabelle, 2016**, *La Haute-Mésopotamie au II^e millénaire av. J.-C. Les toponymes des textes paléo-babyloniens*, Matériaux pour l'étude de la toponymie et de la topographie I/1, Paris.